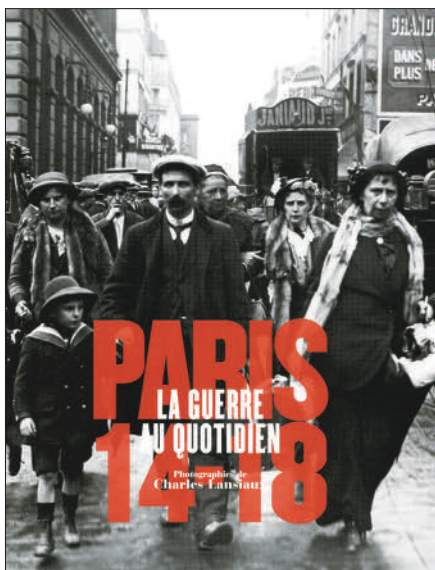


---

## «Paris, 14-18. La guerre au quotidien, photographies de Charles Lansiaux»



### La guerre hors-champ

En 1914, la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP) commande au photographe Charles Lansiaux un reportage sur la vie quotidienne des Parisiens pendant le premier conflit mondial. Une tâche dont

il s'acquittera jusqu'en 1918 en réalisant un millier de photos, dont environ deux cents sont exposées au milieu d'affiches originales jusqu'au 15 juin 2014 à la Galerie des bibliothèques de la Ville de Paris. L'ensemble, provenant du fonds de la BHVP, est présenté au public pour la première fois. Il demeure un témoignage essentiel sur la guerre vue de l'arrière.

Charles Lansiaux couvre ce qui pourrait sembler un non-événement puisqu'il est entendu que la guerre se passe sur le front.

«Ce reportage offre un regard sur le conflit à la fois un peu moins patriotique et un peu plus humaniste que ce que l'on pouvait voir à l'époque. Après la Première Guerre mondiale, cette vision n'intéresse pas les pouvoirs publics, et Lansiaux va tomber aux oubliettes. S'il resurgit aujourd'hui, c'est probablement parce que, un siècle après, le regard que nous portons sur la guerre a changé: nous sommes beaucoup plus critiques face aux figures imposées de l'héroïsme et du patriotisme et nous nous

retrouvons davantage dans la vision plus humaine de Lansiaux. Il est curieux de constater que nous nous rapprochons de ce conflit vieux d'un siècle en passant par la dimension personnelle et individuelle plutôt que par une grande fresque historique. Ce qui nous touche, c'est la guerre vécue par les gens, c'est leur quotidien pendant cet événement débarrassé de la grandiloquence historique ou héroïque», explique André Gunthert. Historien des cultures visuelles à l'École des hautes études en sciences sociales, il est le commissaire de cette exposition avec Emmanuelle Toulet, la conservatrice en chef de la BHVP, qui en est à l'initiative.

## Une vision personnelle

À l'arrière, la guerre occupe les esprits et s'impose aux activités humaines. Dans ce reportage, elle revient comme un écho, une déflagration : on ne la voit pas, mais on en ressent les effets. Le terme de «reportage» peut prêter à confusion. Lansiaux n'est pas photojournaliste : *«Sa vision est personnelle, différente, douce, précise André Gunthert. Ces photos, qui n'ont pas été interrogées par les historiens, nous donnent véritablement une autre image de la guerre, et c'est cela que nous voulions montrer.»* Il s'agit là d'un regard d'auteur.

Lansiaux rédige lui-même les légendes de ses images, ce qui contribue à l'homogénéité de sa série et donne à son corpus une dimension d'œuvre aboutie.

Pour André Gunthert, «c'est un cas exceptionnel. Il est très rare d'obtenir à la fois une telle homogénéité et l'inscription d'une vision par les légendes. On trouve bien ici et là quelques faits saillants, mais on a très peu de photos de défilés ou de manifestations officielles. Lansiaux se promène dans les rues et va à la rencontre des gens, aux endroits où il y a des foules : les gares, les places, etc. Par rapport à la technique photographique de l'époque, ce réflexe ne va pas de soi. Il y a une modernité dans ce reportage, qui est due à l'instantané, une technique que Lansiaux maîtrise très bien, alors que son exact contemporain, Eugène Atget, ne l'utilise pas du tout. On voit nettement la différence entre la vision d'Atget, beaucoup plus statique, et celle de Lansiaux, dont les images sont très proches de nous. Il nous donne à lire les émotions de la population.»

## Une parenthèse d'égalité entre les sexes

L'essentiel est indicible. Quelle information trouve-t-on dans ce groupe de gamins mimant une attaque avec des fusils en bois ? Le photographe cherche à montrer une ambiance, une atmosphère, un état d'esprit, à travers des scènes de rue qui semblent insignifiantes si l'on oublie qu'en toile de fond se perpétue un massacre tel qu'on n'en avait jamais connu. *«Les hommes sont au front. Une sorte de société nouvelle apparaît, avec les femmes et les enfants qui sont*



«Boulevard Edgar-Quinet. Les enfants ne connaissent plus que les jeux de guerre, voici de futurs poilus qui attendent l'ennemi de pied ferme. Avril 1915» © Charles Lansiaux / BHVP / Roger-Viollet

au premier plan. On sait que les femmes occupent des fonctions et exercent des professions qui ne leur étaient pas accessibles auparavant. Dès 1918, cela s'est refermé, mais, paradoxalement, pour Paris et pour l'arrière, cette époque a été assez libérale sur le plan de l'égalité des sexes. Il y a eu sur ce plan plus de progrès à ce moment-là qu'il n'y en avait jamais eu avant et qu'il n'y en aura après. On le voit dans les images. J'ai corrélé ce reportage avec des dizaines de manuscrits et de témoignages écrits de la vie des Parisiens, et tous le confirment. Nous avons donc là une documentation plutôt objective sur la vie à Paris, qui montre des choses que n'appréciaient ni l'état-major ni les hommes, tout

simplement parce que nous sommes encore dans une société très patriarcale.»

## Montrer sans montrer

Montrer sans montrer, tel est le génie de Lansiaux. À une époque où l'information est contrôlée par le ministère de la Guerre, on suppose, aujourd'hui, que la population n'avait droit qu'aux communiqués officiels. Pour André Gunthert, ce n'est pas si simple: «Il y a une interaction dont on se rend bien compte dans ce reportage, c'est le rapport à la recherche d'informations et au fait que les premières sources sont les gens,



«La préfecture de police défendant de crier des journaux, ingéniosité d'une marchande»,  
gare Montparnasse, 18 septembre 1914 © Charles Lansiaux / BHVP / Roger-Viollet

surtout les blessés qui rentrent du front pour se faire soigner et qui racontent. Très souvent, dans les familles, on possède des renseignements de première main sur des événements qui ne figurent pas dans la presse.»

Le regard de Charles Lansiaux préfigure celui de Robert Doisneau, à qui on le compare souvent: «Le traitement des enfants, les scènes de rue, la présence des femmes, ce côté observateur de la culture populaire, c'est exactement ce qu'on va retrouver chez Doisneau vingt ans plus tard.» Il y a également chez lui une distance, une absence de pathos qui participent de sa modernité:

«Certains éléments — les bombardements, les blessés, etc. — ne sont pas

exempts d'une dimension pathétique, mais, de manière générale — et c'est pour cette raison que l'on pense à Doisneau —, il insiste sur cette société parisienne qui encaisse le choc sans broncher, avec une certaine bonne humeur, qui affronte tout simplement la réalité du conflit pendant quatre ans. Et il la restitue avec une grande qualité humaine.»

OLIVIER BAILLY

«Paris 14-18. La guerre au quotidien.» Photographies de Charles Lansiaux. Jusqu'au 15 juin 2014.

Galerie des bibliothèques de la Ville de Paris, 22, rue Malher, 75004 Paris.